

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 23 avril 2007.

Mercredi 18 avril 2007

🚩 AU NOM DE JEAN OURY

« Pourquoi je n'avais pas donné de titre ? L'année dernière, on avait hésité. J'ai dit que j'avais honte de donner un titre, avec tout ce qui se passe dans cette sorte de mascarade et de destruction de la psychiatrie. C'était un jour d'été. Parler comme si de rien n'était ? « Logiques institutionnelles et stratégie analytique », c'était le titre de l'année dernière... Alors est arrivé, d'une façon sournoise, un titre que je dois assumer, difficilement : « Pragmatisme et psychiatrie ». Une fois pris au piège de ce titre, j'espère qu'on va pouvoir en parler et que vous m'aidez.

D'où vient ce titre-là ? Ce n'est pas uniquement par souvenir littéraire. Ça fait très longtemps que je pense au mot « pragmatisme » sans trop savoir ce que c'est. Mais je me suis dit que c'est la suite de « Logiques institutionnelles et stratégie analytique ». Ce pragmatisme, ce n'est pas le « pragmatique ».

J'y pensais donc depuis longtemps. Peut-être pour essayer de spécifier le champ dans lequel on est engagé, pour regrouper ce qui était « apparu » à la suite de rencontres un peu inattendues, comme cette notion de « sous-jacence » que j'avais développée déjà en 1958. Puis est arrivée, il y a quelques années – ça me semblait plus poétique et ça complétait la sous-jacence, l'humus, « l'horticulture institutionnelle ! » — la notion « d'arrière-pays ». C'était pour essayer de définir, d'une façon plus précise, ce avec quoi on travaille dans le champ « psychiatrique ». Ce raisonnement pourrait s'appliquer à d'autres domaines aussi artificiels que la psychiatrie, comme la « pédagogie » par exemple, la vraie. Est-ce que, quand on rencontre quelqu'un, ce n'est pas quelque chose qui va être mis en résonance, repéré plus ou moins inconsciemment par l'autre ? Il y a de la « connivence », des harmoniques. Tous ces termes ont été développés précédemment. »

JEAN OURY, Introduction au pragmatisme en psychiatrie
<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

Jean Oury n'est pas là ce soir, ni Jean Ayme. Il y a moins de monde dans l'amphi. Michel Balat nous annonce que Jean Oury, qui a eu un petit « accident domestique », lui a demandé de venir à sa place (Pierre Delion, lui aussi devait être présent mais n'a pu se libérer) pour parler un peu de Peirce. Le rituel des annonces sera très court...

COMMENT ALLER À LA RENCONTRE DE PEIRCE ?

Jean Oury fait usage de certains concepts venus de Peirce. C'est peut-être l'occasion ce soir d'en présenter quelques-uns de manière un peu plus détaillée.

La lecture de Peirce est un exercice « épouvantable ». Il n'écrit pas bien. L'esprit est subtil, mais l'expression ne l'est pas.

Pour tisser quelque chose entre lui (Balat), Peirce et nous, il faut peut-être commencer (« ça vaudrait le coup ») par parler d'où c'est venu (Peirce).

L'ENFANT, L'ADOLESCENT DANS L'HOMME [PEIRCE, D'OÙ ÇA VIENT]

🚩 DESSINER LA PLUIE

« Ce jour-là, donc, assis près d'un escalier en bois (c'est étrange, car je ne vois pas où pouvait mener cet escalier — sauf si c'est un esprit!) dans une très grande salle de classe (maintenant elle m'apparaît réellement immense, mais il est peu probable qu'il en ait été ainsi), la maîtresse (son visage m'échappe complètement, j'ai l'impression qu'elle est jeune) me demande (je ne sais si elle a formulé la même demande aux autres; c'est probable) de dessiner la pluie (était-ce bien la formule? je n'en sais rien; pleuvait-il ce jour-là? c'est possible, j'ai même l'impression qu'il en était ainsi. J'avais peut-être la pluie sous les yeux, devant moi — tiens, là j'ai une étrange impression: j'ai l'impression d'être le dos tourné à la porte d'entrée, mais d'être face à elle en observant la pluie qui tombe). J'ai sans doute tenté de le faire, mais je me suis rendu compte que la pluie a la particularité de laisser visibles les images, alors que les traits au crayon cachent le support. Il me semble que c'est ce qui me fait hésiter. Mais ce n'est pas seulement cette particularité. En fait la pluie est translucide, ou plutôt chaque goutte de pluie — puisque le problème se posait d'abord comme ça, de manière quasi-analytique - est translucide. La pluie, dans son ensemble — mais il me semble maintenant que je n'ai pas songé un seul instant à la considérer globalement — est transparente. J'ai peut-être songé alors à faire une voile gris, peut-être même des petits points de crayon afin d'alléger au maximum la présence du trait. Mais je me suis heurté à quelque chose de plus grave, dont je suis incapable de rendre compte. Quoique le trait soit là pour me faire comprendre qu'il est au coeur de la question. »

MICHEL BALAT, Assumer l'abduction
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=9

Le petit Michel a donc été incapable de dessiner la pluie sans pouvoir expliquer cette incapacité. Et devant son désarroi, la maîtresse a résolu pour lui la question en prenant une règle et faisant de petits traits au crayon noir. Profonde insatisfaction de l'enfant. « Son truc, c'est pas de la pluie ». En plus, la pluie, c'est du mouvement... Début d'un questionnement qui n'a toujours pas trouvé sa réponse.

✚ MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUE / ABSTRAIT ET CONCRET

Pendant un cours de philo. Question : pourquoi les mathématiques s'appliquent à la physique ? Comment les maths, élaboration conceptuelle complexe, pouvaient s'appliquer à la physique avec des résultats concrets. Le lien entre les deux, est aussi un lien d'émerveillement, dont on n'a pas la clé. Nouvelle profonde insatisfaction devant les réponses du professeur (Kant, ...). Le jeune homme fera des maths... pour voir. Peut-être y découvrir un secret.

✚ RENCONTRE AVEC FREUD, PUIS PEIRCE ET LACAN

Un questionnement, autour du fait que Peirce et Lacan semble parler de la même chose...

DU CONCRET AU CONCEPT : DE CHÂTEAU RAUZÉ À PEIRCE

Essayer de parler ce soir de cette « même chose »...

Pour ne pas tenir un discours trop rébarbatif, Michel Balat présentera quelques concepts peirciens à partir du quotidien, du travail avec les « blessés »¹ de la clinique de Château Rauzé.

Sur l'expérience de la clinique de Château Rauzé autour de l'éveil de coma

FRANÇOIS COHADON, *Sortir du coma*

http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par_theme&cat=020503&count=20&option=&desc=1441#1441

MICHEL BALAT, *Soin et relation dans l'éveil du coma*

<http://www.balat.fr/IMG/rtf/ArticleSoins0703.rtf>

¹ Michel Balat précise qu'il a été demandé aux gens accueillis à Château Rauzé comment ils voulaient être appelés. Ils ont décidé : *blessés*. Ce sont majoritairement des traumatisés crâniens.

[1]

Selon Edwige Richer et François Cohadon, dans une situation de coma on n'a pas accès à la personne (d'où l'expression de « mort » mais qui n'est pas la mort vitale). Ils ont pris une décision médico-éthique : lorsque la personne ouvre les yeux, elle est en éveil. Les yeux ouverts assurent un mode de présence, souvent très diffuse, il faut dire. La personne a quitté cette position antérieure du coma et entre dans la **PHASE VÉGÉTATIVE DE L'ÉVEIL DE COMA**. Elle est là et on peut travailler avec elle. Mais elle n'envoie aucun signe, aucun mouvement « intentionnel » pouvant être interprété.

C'est une **DÉCISION ÉTHIQUE**, et ça ne va pas de soi. D'ailleurs, beaucoup de réticences dans le milieu médical.

Certains anciens blessés témoignent (sans être certain que ce sont de vrais témoignages) : On vous parlait mais vous n'entendiez pas. D'autres, au contraire, disent : Je croyais que j'étais mort. Mystère.

✚ LA DÉCISION ÉTHIQUE

La décision éthique de dire : on est avec quelqu'un qui vient vivre sa vie quotidienne dans la clinique : se lever, se laver, prendre le petit déjeuner, s'habiller, travailler un peu (rééducation), déjeuner, sieste, retour au travail... avec l'intérêt qu'il n'y a **PAS DE STIMULATIONS HORS CELLES DE LA VIE QUOTIDIENNE** (choisir un pull over).

✚ SENS ET STIMULATION

Les stimulations artificielles : exemple, les personnes allongées sur un lit avec des écouteurs diffusant de la musique toute la journée, stimulées visuellement par des flashes répétés de lumière vive.

La question de la stimulation est très étroitement liée à quelque chose de l'ordre du sens, qui fasse sens pour la personne et non à ces situations totalement artificielles. C'est pas la musique qui a du sens.

(« on lui a mis la musique qu'il préférerait » — « mais c'est scandaleux ce que vous faites ! » Même si on aime une certaine musique, il y a des fois où on ne peut pas l'entendre !)

Autre exemple de stimulation qui « sue l'artifice » : une musicothérapeute qui, inmanquablement, frappe à la porte (sans attendre la réponse, tout de même), dit : Bonjour, M. Untel, je suis madame Untelle, la musicothérapeute...

➡ PEIRCE : LA PRIMÉITÉ

Dans ce dont nous parle Michel Balat, c'est précisément de **PRIMÉITÉ** selon Peirce dont il est question.

Quelque chose avec quoi on a une sorte de rapport immédiat. L'artifice (les flashes, les musiques, les *toc, toc* de la musicothérapeute) est marqué d'une visée clairement établie. Là où il pourrait y avoir toute la **RICHESSE DE LA DÉCOUVERTE** de ce qui se passe dans une vie quotidienne, on a quelque chose qui est réglé *a priori* sous formes de répétitions insupportables.

➡ LA PRIMÉITÉ : L'EFFLORESCENCE, LA DIMENSION DU POSSIBLE, LA « COULEUR »

Les gens viennent vivre leur vie quotidienne, et il se passe ce qui se passe. Parfois, quelqu'un peut sortir de l'état végétatif parce que son voisin se met à « gueuler » à côté de lui. C'est pas prévu ni écrit nulle part. Ce n'est pas une stimulation (on n'a pas pincé les doigts du voisin pour qu'il se mette à crier et voir si ça ne va pas réveiller l'autre)

➡ VIE QUOTIDIENNE ET TUCHE

Quand Jean Oury parle de la vie quotidienne et du hasard de la rencontre, c'est le cœur de la question.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm
http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=EMPA&ID_NUMPUBLIE=EMPA_045&ID_ARTICLE=EMPA_045_0111#

« Il faudrait quand même que tu dises que la priméité est ce qui est le plus écrasé dans les établissements. » a recommandé JO à Michel Balat au téléphone.

Tout doit être prévu. On invente les procédures pour. Où est le hasard ? la possibilité ? Tout ça disparaît.

>>>> LE HASARD, ÇA SE TRAVAILLE, DANS LE SENS OÙ ON « DONNE SA CHANCE » À LA PRIMÉITÉ.

[2]

➡ « JE ME MÉFIE DES TECHNIQUES DU CORPS »

Michel Balat se souvient que ce sont ses premiers mots une des premières fois qu'il est venu à Château Rauzé.

Un façon de dire qui demande d'être précisée :

Il y a effectivement des techniques de rééducation, le « corps à corps » est inévitable et plus que souhaitable.

Ce que dit une infirmière en rééducation : « Dès fois, je me sens *bestiale* ». Il faut en sortir de la bestialité. Moment sans doute nécessaire dans le rapport à l'autre. Une présence corporelle forte est nécessaire. D'où la question de la « sauvagerie ».

Mais qui ne laisse pas beaucoup de place aux mots.

On peut imaginer que pendant la rééducation, l'infirmière commente : « Alors, maintenant je vais te faire... », un peu dans le style Emmi Pikler... Michel Balat ajoute aussitôt qu'il est « pour » Emmi Pikler mais que ce qui est valable pour les bébés n'est pas possible avec les « blessés » car ce serait de l'artifice.

Sur Emmi Pikler

<http://www.aipl.org/>

<http://www.ulg.ac.be/le15jour/99/Egal.html#04>



Crèche municipale de Sèvres (92) : un bébé *Pikler* au travail (1974)

La question de la « bestialité » est importante et à garder.

Il faut malgré tout pouvoir dire : Les techniques corporelles (même du côté de la « bestialité »), sortons-en !

Parce qu'on sait que la clé de tout ça c'est quand même la parole.

✚ LA DIMENSION DE LA PAROLE

Il faut qu'il y ait quelque chose qui relève de la dimension de la parole dans ce qui est fait avec les blessés.

Quand ?

Les réunions avec le blessé.

L'équipe comprend aussi les blessés.

Tout se passe uniquement avec la parole, on cause de façon très particulière : comme en psychanalyse : dire tout et n'importe quoi. On a plein d'idées, on « associe ».

Des fois, ça marche : par ex, au cours de la séance, ou le lendemain ou surlendemain, la personne se met à **PRODUIRE DES SIGNES** (bouger les doigts, les paupières)

Complexité inouïe : sans doute, on a dit quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

✚ LA MÈCHE DE CHEVEUX

« D... est depuis plusieurs mois dans la phase végétative de l'éveil de coma. Difficile pour l'équipe de s'occuper de ce qui ne paraît être qu'un corps. Nous regardons en sa présence une vidéo réalisée pour dérouler une journée ordinaire. Le lever. Le bain. La sortie du bain... Tout s'accomplit sans sa participation. Les yeux ouverts, le regard vide, D... absorbe passivement les gestes qu'on exécute pour lui. La caméra est maintenant dans la chambre. Son corps, lavé, essuyé, allongé sur son lit, lentement habillé par Mme H. ; les traits de D..., ceux d'un adolescent plutôt agréable à regarder ; ses cheveux, coiffés... Mais une mèche est encore rebelle. Mme H., d'un geste délicat, d'une caresse, redonne pureté à son front. Une ombre passe sur le visage du jeune homme. Saisie, Mme H. tente, en répétant son mouvement, de renouer ce contact furtif... Inutile, D... est à nouveau retourné dans son monde.

Durant plus d'une heure de temps, ce moment lumineux fut portée à l'incandescence dans notre groupe. Mme H. sut évoquer avec nous cette ombre portée du désir, cette invite quasi maternelle à l'abandon. Depuis, D... a repris la parole. ²

MICHEL BALAT, Autour de l'éveil de coma

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=48

Un autre article où l'on retrouve le cas de D...

MICHEL BALAT, L'actualité du representamen chez Peirce

<http://michel-balat.france.com/lactu.doc>

² Idem.

Dit devant lui dans la séance : ce sont les mots qui ont frappé, pas l'ombre sur le visage.

C'est la dimension du langage qui fait que quelque chose peut se passer.

Le rôle, la fonction remplie (quand on relève l'ombre sur le visage, les paroles, notamment de l'infirmière, troublée par son geste) est la fonction scribe : on a **INSCRIT** quelque chose.

➡ PEIRCE : LA FONCTION SCRIBE

Ce qui s'est passé est beaucoup plus que de l'ordre de la sensation — même s'il y a de ça. (Suite à une question dans l'amphi).

Pour préciser sa pensée, Michel Balat passe par...

...L'HISTOIRE DU MAMMOUTH :

Le paléontologue qui regarde par terre et voit un poil de mammouth . Il tire sur le poil et qu'est-ce qu'il trouve ? un mammouth.

Il s'agit de donner une consistance langagière : introduire des mots qui permettent au jeune homme d'être autour d'un « point de vérité ». Même si c'est exagéré, c'est dans ce registre-là que le travail autour du blessé se situe.

On rencontre plus que des sensations, mais un **SENS** dont on peut témoigner par la **LANGAGE**.

Quand le blessé est concerné, touché, par une parole, si idiote apparaît-elle.

>>>> LA QUESTION DU SENS NE PEUT ADVENIR QUE DANS LE LANGAGE.

Ressentir des affects, ça n'est pas au niveau du sens.

➡ LA FONCTION SCRIBE: ON INSCRIT QUOI ?

On a inscrit quelque chose : mais sur quoi ?

[3]

Les choses qui se passent au cours de la réunion autour du blessé auraient pu passer inaperçues.

La fonction scribe est totalement **SOLIDAIRE** d'un autre concept qui est la feuille d'assertion.

➔ PEIRCE : LA FEUILLE D'ASSERTION

MICHEL BALAT, Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics

http://www.balat.fr/article.php?id_article=14

JEAN OURY, Le corps et ses entours : la fonction scribe
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Quand on parle de « feuille d'assertion » on n'est pas dans le registre de la feuille de papier, mais dans...

...QUELQUE CHOSE QUI TIENT

Quelque chose qui tient suffisamment pour pouvoir rassembler des choses éparses.

Michel Balat rappelle ce que raconte François Tosquelles : comment envisager que des paroles prononcées dans un groupe aient un effet immédiat sur un autre groupe si on n'envisage pas quelque chose qui permette de tenir ensemble tout ça.

➔ LA FEUILLE D'ASSERTION :

QUELQUE CHOSE QUI NE FAIT PAS TENIR COMME UN CREUSET MAIS COMME UNE FEUILLE SUR LAQUELLE CE QU'ON ÉCRIT VIENT SE RAJOUTER À TOUT CE QUI A DÉJÀ ÉTÉ ÉCRIT.

Quand on écrit une phrase, il y a une solidarité entre les mots grâce à la feuille.

QUELQUE CHOSE QUI FAIT TENIR, OÙ QU'ON SOIT

La feuille d'assertion peut être très vaste : par exemple, suite à une séance d'analyse, on peut se mettre à comprendre quelque chose lors de paroles échangées avec un ami qui ne sait pas qu'il fait partie de la feuille d'assertion.

C'est une feuille portable... comme l'ordinateur...

Ce qui permet que ce qui est inscrit puisse être considéré sur le même niveau (et il peut y avoir plusieurs niveaux. Cf. le millefeuilles de Jean Oury. Cf. le texte déjà cité, *Le corps et ses entours : la fonction scribe*).

Michel Balat donne l'exemple d'une jeune fille de 14 ans, en phase végétative de l'éveil, avec laquelle, si j'ai bien compris, une réunion n'a pu se faire mais l'équipe de Château Rauzé a pu parler d'elle pendant deux heures autour d'une vidéo et a eu l'impression d'avoir dit quelque chose... le lendemain, alors qu'aucune des personnes présentes à la réunion n'était à la clinique, cette jeune fille sort de la phase végétative.

La feuille d'assertion va au-delà de la simple présence, du « contour corporel » des personnes.

Toute une partie du travail en psychothérapie institutionnelle est de fabriquer des feuilles d'assertion. Faire en sorte que ce qui est écrit dans un coin ça passe d'un coin à un autre.

Ce n'est pas une question de communication.

Michel Balat donne en exemple les nombreux mails que l'on reçoit, que l'on ne lit pas. Parce qu'il n'y a pas d'investissement, rien ne passe.

Pour conclure ce point, il précise que feuille d'assertion et fonction scribe sont à ce point solidaires que l'on pourrait peut-être faire l'économie d'un des deux termes.

➔ LA FEUILLE D'ASSERTION : INSCRIPTION SUR UN TERRAIN PRÉPARÉ

On pourrait dire qu'il y a certains établissements qui sont « durs de la feuille »

Alors pourquoi « assertion » ? (terme qui ne plait pas à Jean Oury)

➔ « ASSERTION »

VERSION SIMPLIFIÉE

« C'est peut-être pas la peine de définir « assertion », simplement de remarquer qu'on peut inscrire certaines choses et pas d'autres. Et ce n'est pas du fait de la feuille ! sinon, ce ne serait pas des assertions. »

- Comment est-ce possible ?
- Ah, bien voilà ! Si on le savait !

Si on le savait on n'aurait pas besoin de tous ces concepts. Il y a quelque chose de très étroitement lié au hasard.

C'est par hasard que l'on inscrit. Si cela ne l'était pas, cela voudrait dire qu'on pourrait définir les causes claires de cette inscription, ce qui reviendrait... sans doute... « pour faire gros »... à nier l'inconscient. On sait pas !

➔ L'INSCRIPTION : ON INSCRIT TOUJOURS PAR HASARD

La phrase favorite de Torrubbia : « Je vais peut-être dire une connerie »

Horace TORRUBIA, La psychothérapie institutionnelle par gros temps

<http://www.amazon.fr/psychoth%C3%A9rapie-institutionnelle-par-gros-temps/dp/2913376266>

Un peu d'histoire

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#nb3>

Cette dimension de pouvoir dire une connerie, c'est d'une certaine façon pouvoir faire sa place au hasard : Je ne suis pas près à suivre les chemins qui me sont suggérés (déjà parcourus).

>>>> LA RÈGLE : SE METTRE DANS UNE CERTAIN ÉTAT ON ON NE SOIT PAS TOUT À FAIT DANS LES CHEMINS CREUX TRACÉS DEPUIS LONGTEMPS.

LES PATAUGAS DU SAVOIR

Michel Balat se souvient d'une visite de médecins canadiens à Château Rauzé, très compétents, très au fait de tout.

À un certain moment l'un d'entre eux demande s'il peut intervenir.

À partir de l'histoire de la personne, ce médecin avance une hypothèse psychanalytique, « de la plus belle eau »... mais ça a tout foutu en l'air. Il a fallu une demi-heure ou trois quart d'heure pour reprendre, retisser quelque chose dans la discussion.

... Même si les pataugas se transforment en escarpins...

[4]

➔ PEIRCE : LE TONAL

...une certaine manière de parler : la fonction scribe, c'est pas tout.

... pour permettre à ce hasard de surgir, et que quelque chose s'inscrive.

Un concept indispensable pour faire la différence entre ce discours que tout le monde peut tenir, pour le dire vite : **LE DISCOURS DU SAVOIR.**

Les mots sont trop durs, ils manquent de souplesse, on ne voit pas l'invention.

Il faut pouvoir sentir une certaine légèreté dans les mots, que ça puisse surgir : ça se rapproche de la question de la poésie.

« Quand deux mots se rencontrent pour la première fois » (un poète canadien)

Pour pouvoir donner sa chance au hasard, on ne peut pas parler n'importe comment, ce n'est pas le choix du vocabulaire...

➔ LE TONAL : LA TONALITÉ, LE SENS DES MOTS, LE REGISTRE DE L'ÉNIGMATIQUE

Le mot peut prêter à confusion : rien à voir avec le ton de la voix. Avec le **TON MUSICAL** ? un peu. Il ne suffit pas d'avoir toutes les notes de musique pour faire un accord.

Ce qu'on pourrait appeler la tonalité... le **SENS DES MOTS.**

un mot : un ton de signification.

JACQUES LACAN a souvent fait l'éloge de l'ambiguïté dans les propos de l'analyste.

(Je n'ai rien trouvé. Qui sait ?)

Toujours laisser quelque chose d'énigmatique, ouvert à une multiplicité de sens, ce qui ne veut pas dire n'importe comment.

Quelque chose qui vient spontanément... le signe qui prouve que l'on est bien dans un **CHAMP DE POSSIBLE.**

Le possible présenté à l'autre.

« Il est possible d'entendre beaucoup de choses dans ce que vous dites »

>>>> EN PARTANT DE LA PRIMÉITÉ, ET EN ABORDANT LA FONCTION SCRIBE, LA FEUILLE D'ASSERTION ET L'ESPACE TONAL, MICHEL BALAT NOUS A DÉCRIT UN PREMIER ASPECT DES RÉUNIONS DE CHÂTEAU RAUZÉ.



UN AUTRE ASPECT...

[1]

✚ « ON L'A À L'ŒIL »

Le blessé, en phase végétative, « on l'a à l'œil », on l'observe, dit Michel Balat. Le moindre petit geste ordinaire.

✚ LES PAUPIÈRES ET LE DOIGT

« Le nursing des blessés en phase végétative de l'éveil met en évidence la quête des signes sur leur corps. Par exemple, V... dit-il « oui » lorsqu'il bat faiblement de la paupière tout en relevant légèrement l'index de sa main droite ? La tisanderie sera le lieu stratégique de l'élaboration. La question sera posée une première fois par une infirmière, une aide-soignante ou quelque autre, sous la forme, « j'ai le sentiment que V... dit oui en faisant ça ». Généralement c'est un signe d'alerte qui mobilise l'attention de ceux qui ne l'ont pas perçu ou interprété ainsi. Et ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'un accord, souvent tacite, fondera la décision de considérer qu'il dit effectivement oui de cette manière. Les soignants et V... sont alors engagés très fortement par cette décision. Qu'on demande à V... s'il a soif, et l'acte de lui donner à boire sera conditionné par le battement de paupière conjugué au mouvement du doigt.

L'ensemble de ce procès met en évidence ce que nous avons appelé le « monstre ». Sous ce nom³ se cachait l'ensemble formé par les soignants et le blessé, leurs relations internes et les relations qu'il peut établir avec l'entourage. C'est ce que préférons appeler un *corps sémiotique*. Il nous a semblé utile de prendre la référence au miroir sphérique présenté par Lacan dans le stade du miroir⁴, et qu'il qualifie comme lieu du corps. Pourquoi « corps » ? Parce qu'un corps est généralement conçu comme une entité relativement autonome, doué d'homéostasie. Pourquoi « sémiotique » ? Parce que c'est de ses signes qu'il s'agit dans le soin. La conjonction de corps et de sémiotique permet de penser qu'il est question des signes de ce corps-là, au sens où, mettant maintenant le blessé au centre, c'est avec ces soignants-là qu'il produit ces signes-là. »

MICHEL BALAT, Corps et inscription de la parole dans les institutions

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=12

✚ LA DÉCISION

Une infirmière dit : « Je crois que Vincent dit oui quand il bat de la paupière »...

³ Dont il peut être utile ici d'indiquer qu'il est à l'origine du verbe *montrer* (et non le contraire). Le monstre était un signe d'un dieu, désignait sa volonté ; par rabattement sur l'homme découle la « monstration », le verbe *montrer*.

⁴ Cf. *Écrits*, Jacques Lacan, Seuil éd., Paris 1966, pp.647-684 et *Psychanalyse, logique, éveil de coma*, déjà cité, pp. 56-58.

Une seconde, quelques jours plus tard, dira elle aussi : « Oui, moi aussi, je crois qu'il dit oui quand il bat de la paupière... »

Au bout d'un temps, ça fait tache : la **DÉCISION** est prise collectivement qu'il dit oui quand il bat...

Ça va très loin...

On lui apprend qu'il dit oui... Il finit par dire oui...

C'est donc autour de ce moment que tout va se construire.

Le paradoxe : pourquoi plutôt oui que non ?

Le oui est vital, le non, ne l'est pas.

Il contredit **SPITZ** (mais ce n'est pas la même chose)

RENÉ A. SPITZ, Le non et le oui

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003381#

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Spitz

Comment ça se construit, quand prend-on la décision ? vote à la majorité ? Non.

Ça se décide, ça vient tout seul.

Le type est « contraint » par ça, mais peut-être qu'il disait oui effectivement.

Cela peut bien sûr poser problème :

✚ LE BLESSÉ QUI SAVAIT DIRE OUI

Le service de rééducation s'étonne de ne plus le voir venir.

Quand il ne disait rien on supposait que cela voulait dire non ! Quand on lui demandait s'il voulait aller en rééducation, il ne disait rien...

Depuis, il y a une sorte de règle (pas une procédure) : pour que quelqu'un puisse commencer à être inséré (maison de retraite, ...) il faut au moins trois signes : un pour *Oui*, un pour *Non*, un pour le reste, *Je m'en fous*, etc. Sinon la personne sera en grande difficulté pour pouvoir établir des relations avec la nouvelle équipe qui ne le connaît pas.

>>>> Qu'est-ce que l'équipe attend du blessé : qu'il INTERPRÈTE CE QUE NOUS DISONS

➡ PEIRCE : LA FONCTION D'INTERPRÉTANT

L'INTERPRÈTE, C'EST LE BLESSÉ.

◆ Quand on parle d'interprétation en psychanalyse, ça va pas.
D'où ça vient ? Freud ?

« L'interprétation — ça, ça ne va pas arranger nos affaires —, c'est plutôt du côté de la fonction scribe ; c'est une inscription, quelque chose qui n'était pas inscrit et qui s'inscrit... ou qu'on n'avait jamais noté et que l'on se met à noter. Voilà, l'interprétation, elle est là : elle est la production d'une inscription.

Et ce que nous, nous attendons, est que l'autre vienne interpréter cette inscription qui a été réalisée. [...] On attend que le type, non pas réagisse, mais manifeste que quelque chose qui a été dit a eu un effet de son côté. »

(Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans ce passage)

L'EFFET, c'est que ce Peirce nomme L'INTERPRÉTANT...

... ET L'INTERPRÉTANT EST UN EFFET DU SIGNE

Ce que guette l'équipe c'est cet effet du signe.

MICHEL BALAT, Le manticien et l'interprète

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=39

Muser, inscrire, interpréter

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=42

Le scribe, le museur et l'interprète

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=35

Structurellement, le type de travail effectué à Château Rauzé, c'est :

- Assurer la présence d'une fonction scribe (non sans avoir pris la précaution de construire une feuille d'assertion)
- Poser la personne dans la position de l'interpréter

>>>> LE SAVOIR EST DU CÔTÉ DE L'INTERPRÉTANT

Le scribe — l'être infiniment con — comme l'appelle Michel Balat

Selon PEIRCE, en résumé, pour décrire le scribe :

1. Il ne sait pas ce qu'il va écrire
2. Il ne sait pas ce qu'il a écrit (il n'est pas un interprétant)
3. Il sait qu'il écrit.

↗ LE DÉSIR DU SCRIBE

Tout un champ de réflexion qui pourrait s'ouvrir à partir du troisième point « Il sait qu'il écrit ».

Proposition de départ :

LE DÉSIR DU SCRIBE EST CONCERNÉ PAR ... TOUS LES INTERPRÉTANTS DES SIGNES QU'IL INSCRIT

Quand, en situation psychothérapique ou analytique, quelqu'un revient en disant : « Ce que vous avez dit... » ... quelque chose qui ne plaît pas et qui était manifestement une grosse connerie...

... Le scribe n'a pas intérêt à reculer, du genre « C'est pas ça que j'ai voulu dire » La question est d'assumer pleinement sa fonction de scribe, qui est d'inscrire, et c'est tout.

La seule chose qui peut ravir l'analyste, ce sont les interprétations qui pourront être données... quelles qu'elles soient ! (Même ce qui peut être considéré comme une interprétation fautive)

Les effets sont ce qu'ils sont : il n'y a pas d'interprétation fautive ou pas...

Cela me fait penser à la question du faux raccord en cinéma...

Quelques éléments de la doxa sur le sujet

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Raccord_\(cin%C3%A9ma\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Raccord_(cin%C3%A9ma))

<http://www.heeza.fr/description.php?lang=1&id=356>

http://www.cndp.fr/cav/amours/2_glossa0.htm#R

... Par contre les effets sont tout à fait perceptibles

Dans le cas des traumatisés crâniens, l'équipe est totalement concentrée autour de ça : elle attend de voir comment le blessé va réagir à cette inscription, si il y a eu inscription, ce dont on n'est jamais sûr.

↗ L'UNIVERS DU DISCOURS

Une occasion pour parler d'un désaccord avec Lacan sur ce dont il s'agit dans l'univers du discours

Chez CHARLES S. PEIRCE, l'univers du discours, en logique, c'est tout ce qui est entendu, compris, partagé entre le scribe et l'interprète.

LACAN, lui, dit qu'il n'y a pas d'univers du discours

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, La logique du fantasme (1966-1967)

Séance du 16 novembre 1966

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_pdf/14-Logique%20du%20Fantasme/XIV-01-LF16111966.pdf

GÉRARD DELEDALLE, le spécialiste français de Peirce, faisait aussi la même confusion.

GÉRARD DELEDALLE, Du possible à l'existant par le discours

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006865ar.html>

<http://webup.univ-perp.fr/lsh/rch/semiotics/irsce/deledalle.html>

http://universite.deboeck.com/auteur/?fa=ShowAuthor&Person_ID=473

<http://pragmatisme.free.fr/GDeledalle.htm>

L'univers du discours devient tout ce qui est dit.

EN LOGIQUE, il faut un minimum d'accord pour parler d'univers du discours.

S'il n'y a pas de minimum d'accord, rien ne se passe. Comment donc quelque chose pourrait-il être entendu ?

La feuille d'assertion vient jouer ce rôle extraordinaire.

Une feuille sur laquelle rien ne serait inscrit (une vue de l'esprit mais peut-on au moins le penser ?) serait le signe-même de tout ce qui est compris entre le scribe et l'interprète.

Ce serait intéressant pour les institutions : il y a quelque chose dans l'institution qui est le signe de tout ce que nous sommes susceptibles d'y partager.

On la trouve pratiquement en même temps que tout ce qu'on partage.

Et ce qu'on partage ne peut être numéroté.

C'est peut-être sur ce point que Lacan avait des hésitations sur l'univers du discours.

En effet, **UN CERTAIN COURANT DE LA LOGIQUE** (Bertrand Russell, Augustus de Morgan, George Boole) considéraient qu'on pouvait **FAIRE DES PAQUETS** des choses (le monde représenté comme forme de paquets)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bertrand_Russell

http://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste_De_Morgan

http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Boole

D'ailleurs, en **LINGUISTIQUE**, on dit : « Le langage **DÉCOUPE** le réel »

http://mapage.noos.fr/philosophie/philos/cours/langage/langage98_2b.htm

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypoth%C3%A8se_Sapir-Whorf

Peirce a toujours refusé cette position. Pour lui, il n'y a pas de paquets :

Il y a une continuité réelle dans l'univers du discours.

L'univers du discours, ça n'est pas des paquets. Là, Lacan avait raison. Autre chose est de considérer l'univers du discours comme une sorte de continuum de ce qu'on partage.

La feuille d'assertion est le signe de ce **CONTINUUM**

Quand on inscrit quelque chose, le signe vient limiter l'univers du discours : on précise quelque chose.

>>>> L'UNIVERS DU DISCOURS EST DONC TOUT CE QUI EST ENTENDU ENTRE LE SCRIBE ET L'INTERPRÈTE.

Tout se passe entre :

- Le scribe inscrivant
- L'interprète venant sur la feuille d'insertion faire un certain nombre d'interventions (pas n'importe lesquelles) qui manifestent une certaine compréhension, un effet du signe.

Quand le jeune homme sourit : ce sourire s'inscrit dans la même dimension que la phrase idiote prononcée. Mais cela se fait parce qu'il y a quelque chose qui peut permettre de soutenir.

✚ ÉCRIRE ET INSCRIRE

Distinction décisive.

- Ce n'est pas parce qu'on écrit qu'on inscrit.

Pour l'inscription au club de natation : indiquer son nom et le nom du club sur une feuille de papier ne suffit pas. Il faut des circonstances très complexes pour que cette écriture se *transmue* en inscription.

- Ce n'est pas parce que ça persiste qu'on inscrit (et l'écriture, ça persiste)

JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION

Avant Champollion, on pouvait aller contempler les hiéroglyphes en Égypte : on savait depuis longtemps que c'était des écritures.

Mais est-ce que c'est inscrit ? problème, il n'y a pas de feuille d'assertion car il n'y avait pas d'interprète. Rien d'*entendu* entre le scribe (le vrai, toujours accroupi) et le visiteur.

Il a fallu attendre Champollion. C'est lui qui a permis de déployer une feuille d'assertion.

Un autre détour par Champollion

Max DORRA, La Syncope de Champollion

<http://www.adn23.biz/book/html/redactionnel/champollion.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/seances/seance16/Olc16-traverse1.html>

SIGMUND FREUD

Quand Freud parle du rêve : qui pouvait partager le rêve ? Ça s'inscrivait nulle part et pour que ça s'inscrive, il fallait une possibilité d'interprétation.

C'est vrai qu'il y avait déjà des interprétations des rêves, mais, c'était des feuilles un peu dures !

ARTÉMIDORE D'ÉPHÈSE, La Clé des songes

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711600335>

Le rêve de Joseph

<http://www.biblia-cerf.com/BJ/gn37.html>

LE CORPS COMME FEUILLE D'ASSERTION

- au niveau du bébé

Le bébé est rempli d'écritures (sur, avec, dans, son corps)

Tant que l'enfant ne dispose pas d'un interprète pour ces écritures-là, il n'y a pas de feuille d'insertion. Il n'y a pas intérêt à ce qu'il y ait trop de *divorce* entre l'enfant et la personne qui occupe la fonction maternelle. Il y va de la possibilité même d'interpréter ce qui se passe dans son corps.

De ce point de vue, l'écriture est radicalement première

- Peut-être que le corps s'écrit tout le temps, secrète de l'écrit, c'est son travail.

L'important est de pouvoir disposer d'interprétant et donc d'une feuille d'insertion.

Chez certains adolescents, les tatouages, les scarifications qui sont des tentatives désespérées d'inscrire quelque chose : désespérées parce qu'il n'y a que de l'écrit. Une manière d'aller vers l'extérieur : « Qu'est-ce que je dis ? », faute d'avoir une feuille d'assertion.

LA TESSÉRISATION DU CORPS

Quand on parle, quand on écrit...

Parfois, quand on parle l'autre n'entend pas (le micro ne marche pas)

Une dimension qu'on peut dire matérielle, le son (ou l'encre, le papier)

- Ce qu'on entend — le mot à mot est compris — ce sont des **TYPES**
- Ce qu'on reçoit, ce sont des **TESSÈRES** (le matériel), mais pas n'importe quelles tessères, car ce n'est pas n'importe quel type qui pourra porter n'importe quelle tessère

>>>> LE TYPE, C'EST FONDAMENTALEMENT UNE LOI DE FORMATION DES TESSÈRES.

Michel Balat et Pierre Delion ont beaucoup travaillé sur ce registre-là.

PIERRE DELION,

Proposition de modélisation peircienne de la sémiose du bébé

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

L'enfant autiste à la lumière de la sémiotique

http://www.cairn.be/resume.php?ID_REVUE=JFP&ID_NUMPUBLIE=JFP_025&ID_ARTICLE=JFP_025_25

Articles disponibles sur le site de Michel Balat

http://www.balat.fr/rubrique.php3?id_rubrique=23

Parmi les pistes qui pourraient être travaillées sous l'angle de la tessérisation du corps :

- Le modelage de Gisela Pankow
- L'accès de l'enfant au langage

À une question venue d'une personne dans l'amphi, Michel Balat précisera que le corps est intégré dans le langage, qu'il n'y a pas de hors-langage.

LE CORPS DU PARLÊTRE DE LACAN N'EST PAS UN CORPS NATUREL, C'EST UN CORPS DE TESSÈRES.

Discussion autour de la peur du kiné, repérée dans une vidéo

Sous la conjonction d'une image et d'un discours qui permettait d'installer l'image à sa place, la jeune fille, dans sa chambre, a interprété ce qui s'est dit à la réunion d'où elle était absente.

« Ne me demandez pas comment ça se passe ! », mais cela arrive très souvent. [...]

Où est-ce que les choses peuvent s'inscrire : il y a des endroits (des établissements) où la feuille n'est pas apte.

La question de l'univers du discours pose la question de la **CONNIVENCE** (Cf. Jean Oury dans les séances précédentes).

Dans le travail, la connivence est une nécessité absolue sans quoi on se fatigue.

Sur le « Burn out »
<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/bibliothq/sallelec/textselect/burnout.html>

Dès qu'il y a des cloisonnements, il n'y a plus de possibilités de passer.

Il peut y avoir des brisures, des failles : ça on peut le penser. Mais une feuille d'assertion coupée en deux perdrait sa qualité de permettre d'emblée un voisinage entre ce qui s'y inscrit et ce qui peut être très loin.

La distance ne joue pas, il ne s'agit pas d'un espace physique.

REMARQUE SUR LE RECTO/VERSO !

- Le recto : l'espace sur lequel on inscrit
- Le verso : l'espace des possibilités

« J'ai essayé de vous éviter tout ce qui nécessitait certains outils logiques qui sont universellement détestés. C'est dommage, mais c'est comme ça... »

REMARQUE SUR LE HORS-HISTOIRE

Il n'y a rien qui soit hors-histoire (ne serait-ce que l'histoire de l'inscription)

Ce qui est inscrit ne peut être effacé, du moins, directement.

L'interprète ne peut rien inscrire par lui-même, il ne le peut que dans la dépendance à l'inscription, avec des règles très précises.

« Aujourd'hui, on s'arrête plutôt que d'habitude, il faut marquer quand même la différence ! »



L'allusion aux outils logiques mondialement détestés m'a donné envie de citer ce passage sur la logique

« La méthode générale que nous avons l'habitude de suivre part de la considération que le dialogique est aux fondements de notre connaissance. C'est par la persuasion d'un autre ou de soi-même que l'on peut asseoir ses convictions, ses opinions. Qu'une école philosophique fonde ses articulations sur ce qu'elle pressent d'essentiel ne l'empêchera pas d'avoir à utiliser, tant dans l'expression de ses forgeries que dans l'articulation de ses concepts, ce qu'on appelle — dans le sens commun — la logique. Lorsque Freud expose dans l'«Esquisse pour une

psychologie scientifique" une théorie du psychisme appuyée sur l'étude des circuits neuronaux, comment rendre compte du fait qu'en déplaçant le champ de sa découverte des neurones aux "processus associatifs" psychiques on y retrouve les principes fondateurs de la psychanalyse, si ce n'est en considérant qu'il s'agissait alors d'un développement logique nouveau saisissant vaguement (au sens de la logique du vague) son objet. Il est frappant de constater l'étendue du développement, de la création des idées en mathématiques ; or le mathématicien est le seul logicien véritablement obstiné. C'est d'ailleurs en référence à lui et inspiré par lui que nous suivons la méthode qui consiste à développer une trame logique à partir d'abductions, d'hypothèses suggérées par la situation vécue, puis de constater et recueillir les éléments qui se déposent, qui "floculent" le long de ce chemin. Ainsi, la logique n'est pas un but, mais, sous la forme dialectique qui est naturellement la sienne, une occasion de rencontrer des idées qui se présentent à nous sous une forme plus pure, plus claire que dans tout autre mode de rencontre. Sans doute est-ce là l'idée même de la dialectique chez Socrate : c'est dire que nous n'inventons rien ! »

MICHEL BALAT, Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=14

Élisabeth Naneix-Gailledrat, des éditions Le Pli,
<http://www.editionslepli.net>

me signale que le phénoménologue n'ayant jamais rien écrit et dont Jacques Schotte a tiré enseignement est **August DEESE** (cf. séance de janvier 2007)

De son enseignement, Jacques Schotte retient trois verbes : discourir, dire et parler.

Lorqu'on cherche August Deese sur le Web, on tombe sur **CALYPSO, L'AUGUSTE DÉESSE** :

Tous deux tendirent les mains vers les mets disposés devant eux. Puis, quand ils eurent pris plaisir à manger et à boire, Calypso, l'auguste déesse, parla la première : « Nourrisson de Zeus, fils de Laerte, Ulysse aux mille expédients, il est donc vrai que tu veux, dès maintenant, regagner ta maison dans la terre aimée de tes pères? Quoi que tu résolves, bon succès ! Mais si tu savais en ton esprit, de quelles peines le sort doit te combler avant d'atteindre la terre de tes pères, tu resterais ici avec moi à garder cette demeure et tu serais immortel, malgré ton désir de revoir ton épouse, pour qui tu soupire sans cesse au long des jours. Pourtant, je m'en vante, je ne suis pas moins bien faite, moins élancée; car il ne sied même pas que des mortelles rivalisent avec les Immortelles pour la stature et la beauté. » Ulysse aux mille ruses lui répondit : « Puissante déesse, n'en sois pas irritée contre moi. Je sais fort bien que la sage Pénélope n'est, à la voir, ton égale ni pour la beauté, ni pour la taille; c'est une mortelle; toi tu ne connaîtras ni la mort ni la vieillesse. Malgré tout, je veux et souhaite tous les jours revenir en ma maison et voir la journée du retour. Si un dieu me fait naufrager sur la mer vineuse, je m'y résignerai; j'ai dans ma poitrine un coeur endurent : j'ai déjà tant souffert de maux, subi d'épreuves sur les flots et à la guerre I Advienne encore ce surcroît. » Il parlait ainsi; le soleil cependant se coucha et les ténèbres survinrent. Ils allèrent donc tous deux au fond de la grotte creuse goûter l'amour, en demeurant l'un près de l'autre.

http://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/homere_odysse05/lecture/5.htm